

Borges : citoyen du livre et de la mémoire

Laurent Laplante

Number 120, Fall 2010

Sur et autour de Jorge Luis Borges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (2010). Borges : citoyen du livre et de la mémoire. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 40–44.



Par
Laurent Laplante

Un être baroque à la recherche d'un ordre et d'un désordre qui ne relèvent pas du monde commun.

Renaud Longchamps

Borges nous a parfaitement devancés dans le concept de ce présent continu advenu nôtre à l'usage quotidien que nous faisons désormais des technologies concernant la mémoire, le classement, les caches et la modélisation.

Nicole Brossard

J'aimais ces textes ostensiblement érudits, nourris des autres...

Gaëtan Brulotte

Il nous a donné l'impression d'entrer avec lui dans une nouvelle modernité littéraire.

André Carpentier

La fiction m'a rapproché du réel, pour ainsi dire.

Louis Jolicœur

Comme tout écrivain, Borges ment. Sauf que lui ne s'en cache pas.

Christiane Lahaie

J'ai plus l'impression de connaître Borges que de le lire.

Dany Laferrière

Borges

Une tonne de naïveté ou une prétention puérile, tels sont les défauts requis de quiconque entreprend de présenter Jorge Luis Borges.

Qui, en effet, peut le pister sur ses innombrables terrains de chasse ?

Roman policier, nouvelle, traduction, conte, biographie, préface, canular, linguistique, philosophie, fantastique, Borges explore tout, exerçant ce qu'il estime son droit, peut-être même son devoir, de vivifier le passé et d'envahir le virtuel. Inquisiteur sans bourreau, il réécrit ses écrits personnels autant que les textes d'autrui, que ceux-ci soient signés ou fantomatiques. Borges déconcerte d'autant plus que ses audaces quadrillent une large géographie linguistique et culturelle : Grande-Bretagne, France, Espagne, Italie, Allemagne, Rome et Grèce antiques, Islande et monde celtique... Comme, de surcroît, Borges interdit aux genres littéraires de clôturer l'écriture en prés distincts, son œuvre échappe aux rassurantes et osseuses classifications qui guident les acheteurs et dont vivent les universitaires. Heureusement, la séduction du style apaise la crainte révérentielle due à l'homme et l'œuvre.

Livre et mémoire

Borges est d'emblée citoyen du livre et de la mémoire. Il se dit cosmopolite, en rappelant les racines du terme (*cosmos* et *cité*), mais peut-être son pluralisme favorise-t-il les cultures décantées et quadrillées et néglige-t-il les créativités



Borges, photo d'Eduardo Frias

peu goûtées des cénacles universitaires. Qu'il traite de batailles plutôt que de scrutins et qu'il préfère les pamphlets aux pétitions, lui-même le reconnaît : « [...] peut-être me sera-t-il permis d'ajouter que je n'accorde aucun crédit à la démocratie, ce curieux abus de la statistique ». Confession que n'atténue aucune contrition. En revanche, nul interdit ne limite son culte de l'écrit. Borges doit tout au livre et à la mémoire et la réciprocité est presque vraie.



Citoyen du livre et de la mémoire

écrit l'*Odyssee* et ne parle plus grec. Lus par Borges, Cervantès cafouille dans ses souvenirs et Dante courtise Béatrice autrement. Borges lui-même se plie aux caprices de Borges. Ainsi, dans « L'autre », le Borges de 1969 converse, depuis un banc de parc de Boston, avec un jeune Borges qui, à Genève, hume le Rhône et rêve les projets que son aîné a oubliés... Ainsi sollicité, le miroir si cher à Borges invente et répercute des visions parentes et contrastées. Plus liés par le sang que Faust et Méphisto, Borges et Borges dialoguent au creux d'une conscience qui ne sait plus si elle est double ou simplement pareille au fleuve d'Héraclite.

... tout comme la lecture à la Borges transforme les textes, la mémoire dépasse chez lui la simple rétention.

Borges est aussi citoyen de la mémoire. Ce que Borges a lu, sa mémoire le garde vivant. Mais, tout comme la lecture à la Borges transforme les textes, la mémoire dépasse chez lui la simple rétention. Dès l'adolescence, Borges sait, puisque la cécité a frappé les trois générations qui le précèdent, que ses jours de lecteur sont comptés. En 1955, ce sera chose faite. L'œil de Borges, encore sensible au jaune, regrette le noir. C'est alors que la prévoyante mémoire, qui a ensilé des milliers d'anecdotes et de citations, ouvre à Borges de nouvelles avenues. Ne pouvant ni lire ni écrire, il devra ruminer ses poèmes, les mémoriser et les

dicter. Alors que son *ultraïsme* juvénile dédaignait la versification standard, sa mémoire exigera de Borges vieillissant des poèmes aux pieds dénombrés et aux rimes dociles. Jusqu'en 1955, elle soutenait toutes les audaces ; par la suite, elle défendra la poésie contre la cécité.

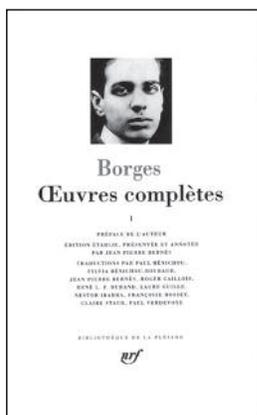
Parcours sous tous les cieux

Les déplacements familiaux servent d'incubateur à Borges. Il découvre l'école à neuf ans, mais l'entourage l'a déjà initié à l'anglais et à l'espagnol. À l'adolescence, avec la famille, il découvre l'Europe, ses langues et ses littératures, mais sans quitter d'esprit la bibliothèque de son père. Quelques leçons lui valent tel baccalauréat, mais c'est du livre qu'il reçoit les stimulations significatives. Tout y passe, depuis Rimbaud (dont *Une saison en enfer* l'ennuie) jusqu'à *Crime et châtiment* (grand roman, dira-t-il). La chronologie témoigne de sa précocité : « 1917. Il se met à lire Schopenhauer qu'il a depuis lors toujours tenu pour le premier des philosophes », lit-on à la page XLV du premier tome de ses œuvres complètes éditées en 2010 dans la Pléiade¹. Sa correspondance, particulièrement détendue sur son versant Abramowicz, le montre à l'aise en anglais, en français, assez conquérant pour lire Heine ou Kafka en s'aidant d'un dictionnaire.

On mesure l'ampleur du bagage quand, de retour à Buenos Aires après un deuxième périple familial en Europe, il rédige à 27 ans une conférence sur « la langue des Argentins ». Rédige est le

Lui-même se dit plus fier des livres qu'il a lus que de ceux qu'il a signés.

Borges est citoyen du livre parce que écrivain, mais plus encore parce que lecteur. Lui-même se dit plus fier des livres qu'il a lus que de ceux qu'il a signés. Encore faut-il comprendre que Borges transforme – enrichit, dit-il avec sérénité – tout ce qu'il lit. Homère n'est plus le même après sa rencontre avec Borges : il ne se souvient pas d'avoir



terme juste : Borges, qui prendra goût aux conférences, invoque la gêne pour ne pas lire son texte lui-même ! Dressant son bilan personnel, il écrit : « Cette période de 1921 à 1930 fut pour moi une époque d'intense activité, peut-être en grande partie vaine et irréfléchie. J'écrivis et publiai pas moins de sept ouvrages – quatre volumes d'essais et trois de vers –, je fondai pas moins de trois revues et j'apportai une collaboration assez importante à plus d'une douzaine d'autres périodiques parmi lesquels *La Prensa*, *Nosotros*, *Inicial*, *Cristerio* et *Sinesis* ».

... Perón, dont l'épiderme est sensible et l'index rancunier, le mute à l'inspection des volailles et des lapins !

La décennie suivante accentue encore sa polyvalence. Aucun chantier ne le rebute. Il a la dent dure et la polémique jouissive, mais il est renseigné, concret, bardé de références et de maillages inattendus. Les romans policiers de Chesterton et d'Ellery Queen lui plaisent, mais seules les ambiances de Simenon trouvent grâce à ses yeux ; « tout le reste relève de l'incompétence, de la fraude ou de la naïveté ». D'un film, il dira qu'il est « si mauvais qu'il mériterait d'être signé par René Clair ». À propos de Chaplin et d'Eisenstein, ses réserves feutrent les éloges. À la même cadence infernale, il multiplie les « biographies synthétiques » : Virginia Woolf, André Breton, Eugene O'Neill, Paul Valéry, T. S. Eliott, James Joyce, Somerset Maugham, Benedetto Croce... Il déguste la poésie, mais le roman lui paraît une perte de temps : pourquoi consacrer cinq cents pages à ce qui se raconte en quelques minutes ? « En 1904, écrit-il, paraît le premier volume de *Jean-Christophe*. Le roman en compte dix ; le héros est un mélange de Beethoven et de Romain Rolland lui-même ».

Cette production le sustente, mais il acceptera, en 1937, une sinécure dans une bibliothèque de quartier à Buenos Aires. Il y lira neuf ans durant, jusqu'à

ce que Perón, dont l'épiderme est sensible et l'index rancunier, le mute à l'inspection des volailles et des lapins ! Démissionnaire, Borges est rescapé comme professeur de littérature anglaise et étatsunienne. À 47 ans, jamais Borges n'a vécu sans lien avec l'écrit.

Si Borges varie ses explorations, ses textes préfèrent le petit gabarit. Ses livres, d'une stricte logique interne, constituent des archipels littéraires et procèdent par touches plutôt que par développements. D'où des titres englobants : *Le livre de sable*, *Le rapport de Brodie*, *La rose profonde*, *L'or des tigres*, *Les conjurés*... Leur unité tient à un thème, non à un cheminement entêté et univoque.

Et la philosophie ?

La philosophie a très tôt intéressé Borges. Il boit de toutes les eaux, mais il adule Héraclite, Berkeley et, toujours, Schopenhauer. Son Héraclite livre le message prévu et son fleuve demeure amnésique, mais peut-être y a-t-il malentendu quant au lien entre Borges et Schopenhauer. Souvent perçu comme chantre du pessimisme, l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* semble éveiller chez Borges un autre écho. Certes, le monde de Schopenhauer est « une gigantesque illusion produite par un Vouloir aveugle et absurde² », ce qu'endosserait Borges, mais cela le contraint-il au pessimisme ? Face à un autre univers absurde, Camus ne conclut-il pas qu'« il faut imaginer Sisyphe heureux » ? Chose certaine, Borges se comporte comme si son philosophe préféré l'incitait à la libre *recréation* de ce monde égaré.

... jamais la fiction ne joue le faire-valoir d'un système.

L'enracinement philosophique peut n'engendrer que des thèses maquillées en contes. Risque nul chez Borges : jamais sa conception du monde ne désincarne la vie. Il y a concordance entre sa philosophie et ses nouvelles, mais jamais la fiction ne joue le faire-valoir d'un sys-

Borges n'est pas dans le ciel.

Il est le télescope.

Vincent Thibault

Ce rêveur éveillé qui doute des frontières du monde réel, qui scrute chaque brèche de la rationalité, chaque interstice de la surface des choses.

Jean-Paul Beaumier

Chez Borges, comme chez René Char, j'ai alors découvert une conscience moderne dénuée d'arrogance et dont la discrétion repose des manifestes, des avant-gardes et des chapelles.

Herménégilde Chiasson

Et si ce XXI^e siècle, qu'il connut sans l'avoir côtoyé, avait été enfanté par sa prose ou rêvé par lui ?

Odile Tremblay

Le temps imposé à l'individu est celui imposé par l'humanité.

Renaud Longchamps

tème. Une entrevue accordée par Borges en 1976 à la revue *Philosophy and Literature* dissipe tout malentendu : « Mais je voudrais bien établir que si l'on trouve des idées dans mes textes, les idées ont surgi après la rédaction. Je veux dire, j'ai commencé par la rédaction, j'ai commencé par le récit, j'ai commencé par le rêve, appelez cela comme vous voulez. Puis, après coup, peut-être, une idée s'est présentée. Mais je n'ai pas commencé, je le redis, par la morale et je n'ai pas écrit une fable pour la justifier ». Cohérence n'est pas abstraction.

Les entêtements de Borges sont au diapason de sa culture. Par exemple, il creuse la notion d'infini non en vue d'une victoire philosophique, mais parce que l'infini ouvre à la relecture du réel. Si l'infini existe, un singe peut, à

force de jongler avec l'alphabet, produire l'*Odyssée*. Oui, il lui faudra du temps (!), mais l'infini possède une infinie patience. Au nouvelliste d'en profiter. Borges fréquentera donc Zénon d'Élée selon qui Achille-aux-pieds-légers ne rattrapera jamais la tortue partie une seconde avant lui. Tant pis pour Aristote, Bergson et Bertrand Russell si Zénon inspire un conte.

Un peu de gris

Malgré l'avalanche de thèses consacrées à Borges, bien des gris persistent. Telle conviction, abrupte à Madrid, perd de son absolu à Buenos Aires. L'obsession de la métaphore vierge s'estompe. Rien là qui scandalise, Borges ayant, comme chacun, le droit d'évoluer. Ce qui étonne, c'est que Borges puisse plaider

simultanément le oui et le non. À titre d'exemple, Borges traite le roman en exercice fastidieux, mais range Cervantès ou Dante parmi ses idoles et écrit avec Bioy Casares des ouvrages d'assez longue haleine.

... **Mario Vargas Llosa a raison de sursauter quand Borges rompt sa cohérence « en soutenant ouvertement deux dictatures militaires en Argentine [...] »**

Les attitudes politiques de Borges ne sont pas non plus d'une seule venue. Il fut, face à Perón, suffisamment goguenard pour indisposer le dictateur, mais Mario Vargas Llosa a raison de sursauter quand Borges rompt sa cohérence « en soutenant ouvertement deux dictatures militaires en Argentine : celle qui

Jean-Pierre Bernès

J. L. BORGES

LA VIE COMMENCE...

Le cherche midi, Paris, 2010, 204 p. ; 28,95 \$

De Jean-Pierre Bernès, j'attendais beaucoup. Peut-être trop. À titre de traducteur de Borges, Bernès sait tout de son œuvre. Il a également dirigé, avec l'auteur, l'édition de ses *Œuvres complètes* dans la Pléiade. Au détour d'une phrase, dans le clair-obscur de telle note de ces deux bouquins, j'avais parfois apprécié chez le traducteur-éditeur sa réticence à confesser Borges et j'en avais déduit que Bernès attendrait que le temps passe avant de briser certains secrets. Dans des circonstances analogues, Alain Peyrefitte, confident et biographe d'un chef d'État qu'il admirait, a scrupuleusement attendu les 30 années fatidiques avant de tout dire sur de Gaulle. Le petit livre que présente aujourd'hui Bernès satisfait mieux aux exigences de l'ami et du confident qu'aux attentes du public.

Les souvenirs de Bernès concernent surtout les repas intimes regroupant, outre le traducteur-éditeur, Borges, son ami Bioy Casares et son épouse Silvina, l'une des six sœurs Ocampo. Repas où se croisent, en duels mouchetés, les citations de chacun. S'ajoutent, comme il se doit, les évaluations admiratives ou piquantes que méritent ou du moins reçoivent Kipling, Hugo, Verlaine, Cervantès... Petite société savante qui rappelle les salons où se retrouvaient jadis, auprès d'hôtesse lettrées, politiques, auteurs, carnassiers en tous genres.

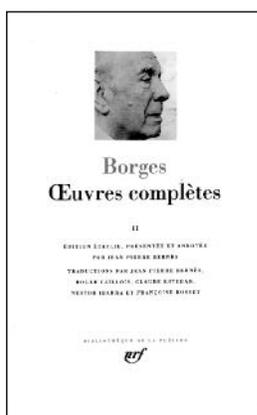
Quand, malgré tout, l'attention se porte vers telle question inévitable, le salon Bernès devient évasif. Pourquoi, par exemple,

l'œuvre de Borges est-elle si peu abondante en figures féminines ? « C'est parce que je pense toujours à la femme de manière abstraite et non de manière concrète. C'est peut-être la raison pour laquelle les personnages féminins n'apparaissent pas fréquemment. Quand je le fais, très sporadiquement, c'est pour m'amuser. » Pirouette. Encore faut-il souligner qu'elle provient d'une entrevue accordée par Borges à une revue nippone, non d'une audace de Bernès.

Dans une atmosphère aussi feutrée, les méchancetés devraient se raréfier. En l'occurrence, à défaut d'être rares, elles se concentrent sur quelques cibles. Sans surprise, Roger Caillois écope. Certes, Borges lui sait gré de l'avoir fait connaître en France, mais il rumine toujours l'arrogance avec laquelle le jeune sociologue européen a entrepris, dès son premier pas en terre sud-américaine, d'expliquer à Borges et au bon peuple ce que sont la pampa, le tango ou le roman policier. Plus étonnant, la spectaculaire Victoria Ocampo, sœur de l'autre, reçoit des coups elle aussi, peut-être pour avoir toujours appuyé Caillois plutôt que Borges. Au passage, on cite certains propos carrément nauséabonds de Drieu La Rochelle à l'adresse de Victoria Ocampo : « Chère belle vache de la Pampa... » De trop.

Petit livre qui respecte, parfois trop, parfois pas assez, le mystère de Borges. **NB**

Laurent Laplante



renversa Perón (d'Aramburu et de Rojas), et celle qui mit fin au gouvernement d'Isabelita Perón (de Videla) ». Car il n'est guère possible « d'expliquer par un simple mirage la sympathie de Borges pour le régime militaire, dont il a accepté, de surcroît et sans la moindre réticence, nominations et distinctions³ ».

C'est à la littérature que le citoyen du livre et de la mémoire a laissé son immense legs.

Il est plus délicat encore de chercher l'amour dans l'œuvre de Borges. Marguerite Yourcenar aura raison de signaler que l'amour n'a guère retenu l'attention de ce magnifique touche-à-tout⁴. Même sa poésie n'évoque l'amour que par des allusions d'écorché vif. Le fait que l'équipe qui a produit avec l'auteur les deux volumes de la Pléiade fasse silence sur ce silence laisse entendre que l'invité préférerait la pénombre. Les seules certitudes se situent aux extrémi-

tés du parcours. Premier fait : à 23 ans, Borges vibrait d'amour. « Elle a seize ans, elle se nomme Conception Guerrero, elle souffre dans une extrême banlieue... [...] Elle est très belle, argentine, de parents andalous. » Deuxième fait, Borges ne contractera un premier mariage qu'à 67 ans. Entre ces pôles, à peine quelques vers diront la douleur qu'éprouve Borges à ne pas avoir eu de fils. C'est à la littérature que le citoyen du livre et de la mémoire a laissé son immense legs. **NB**

1. Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes, T. I*, traduction collective de l'espagnol, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2010, 1856 p. ; 130 \$.

2. Robert Laffont et Valentino Bompiani, *Dictionnaire des auteurs, T. 2*, Robert Laffont, 1958, p. 548.

3. Mario Vargas Llosa, *Un demi-siècle avec Borges*, L'Herne, 2004, p. 82-83.

4. Sous la dir. de Pierre Brunel, *Borges, Souvenirs d'avenir*, Gallimard, 2006, p. 422.

Du contexte politique

« Ce qu'ont été mes sentiments lors du procès public contre les ex-commandants ? Sûrement pas de la haine ; parce que je ne crois pas au libre arbitre. J'ai senti de la pitié. Pitié pour les victimes et pour les bourreaux également. C'est que je les ai vus tous également perdus. Mais pas de haine. À cet âge-ci, je suis incapable de haine. De mécontentement, oui. Par exemple, je regrette à peu près tout ce que j'ai écrit, mais maintenant c'est irréparable* . »

« La démocratie est fragile en Argentine parce que l'histoire de l'Amérique latine est une histoire affreuse, une histoire de dictateurs militaires. Pensez seulement aux noms qu'ils portaient : Ramírez, qui se faisait appeler – ça semble une farce, le Suprême de la Province d'Entre Ríos ; Artigas, le Protecteur des Peuples Libres ; Quiroga, qu'on appelait le Tigre des Plaines ; il y a eu quelqu'un au Venezuela qui s'appelait le Grand Citoyen... Et dernièrement, plus proche de nous déjà, Perón se faisait appeler par les foules le Premier Travailleur, et sa femme était la Fée Blonde. En plus, il y a eu au Paraguay Solano López – responsable de la guerre du Paraguay, toute une catastrophe –, qui se faisait appeler le Suprême. Que pouvez-vous attendre de pays gouvernés par des personnes qui s'appellent le Suprême, le Suprême de la Province d'Entre Ríos, le Protecteur des Peuples Libres, la Fée Blonde ou le Premier Travailleur** ? »

* Propos recueillis par José Antonio Cedron lors d'une rencontre de Borges avec les étudiants et les professeurs de l'Université nationale de Córdoba (Argentine) à l'hiver 1985, quelques mois avant sa mort. Tirés de *Plural*, n° 208, janvier 1989. Traduits de l'espagnol par Cecilia Ponte.

** Extrait d'une entrevue réalisée par Eduardo Giordano chez Borges à Buenos Aires en 1984. Tirée de *Plural*, n° 185, février 1987. Traduite de l'espagnol par Cecilia Ponte.